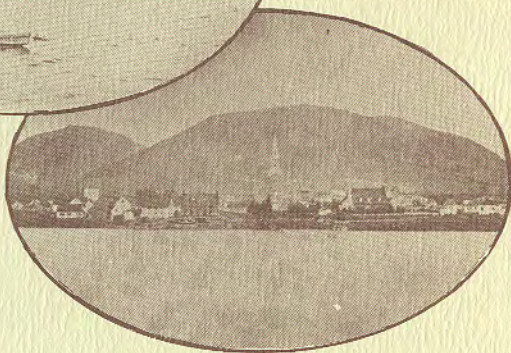
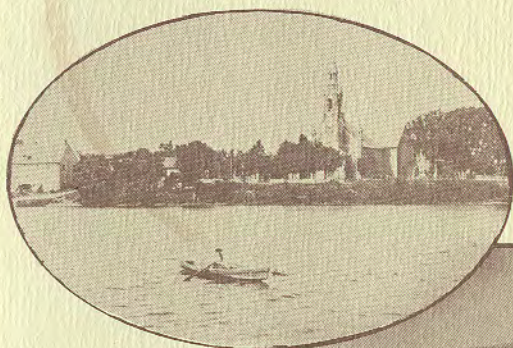


LES

CAHIERS d'HISTOIRE

de la



Société d'histoire
de

Belœil-Mont-Saint-Hilaire

Cahier n° 2

Juin 1980

Les Cahiers d'histoire de notre Société publieront les textes soumis pourvu que les auteurs se conforment aux conditions suivantes:

- * *Les textes doivent être d'intérêt régional et traiter d'histoire ou de généalogie ou d'autres sujets connexes.*
- * *Les textes doivent être dactylographiés à double interligne, signés et adressés à la Société d'Histoire Beloeil-Mont-Saint-Hilaire, B.P. 12, Beloeil, J3G 4S8.*
- * *Les textes reçus seront présentés à un comité de lecture. S'ils sont choisis, ils seront versés aux archives de la société après publication, mais demeureront propriété de leurs auteurs.*

Il y aura parution trimestrielle des Cahiers en février, juin et octobre de chaque année. Prix du numéro \$3.00, (par la poste \$3.30). Abonnement annuel \$10.00.

COMITÉ DE PUBLICATION

Pierre Lambert
Armand Cardinal
Louis Handfield
Jean-Marie Daigle
Pascal-Andrée Rheault-Boissé

Page couverture: Maquette de Michel Clerk.

Dépôt légal, 2e trimestre 1980, Bibliothèque Nationale du Québec. ISSN 0225-5359.

Les Cahiers d'histoire

de la

Société d'Histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire

No 2

Juin 1980

S O M M A I R E

	Page
Histoire du lieu-dit Le Déboulis, Mont-Saint-Hilaire <i>par Pierre Lambert</i>	3
McMasterville, évolution explosive. <i>par Jack Maule</i>	25
Introduction à l'histoire de Saint Jean-Baptiste. <i>par Yves Messier</i>	34
Sur les noms de rues de Beloeil. <i>par Armand Biron</i>	41
Histoire de la maison Villebon. <i>par Philippe Vézina</i>	45

Histoire du lieu-dit Le Déboulis, Mont-Saint-Hilaire

PIERRE LAMBERT

Pierre Lambert est secrétaire de la Société d'Histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire. Il termine ici une étude sur le lieu-dit appelé Le Déboulis, situé près du pont de la route transcanadienne. Dans la livraison précédente des Cahiers, il examinait surtout les glissements de terrain qui ont donné leur nom à cet endroit, tandis que dans le texte ci-dessous, il présente la vie sociale et économique de ce petit coin de Saint-Hilaire maintenant disparu.

DEUXIÈME PARTIE

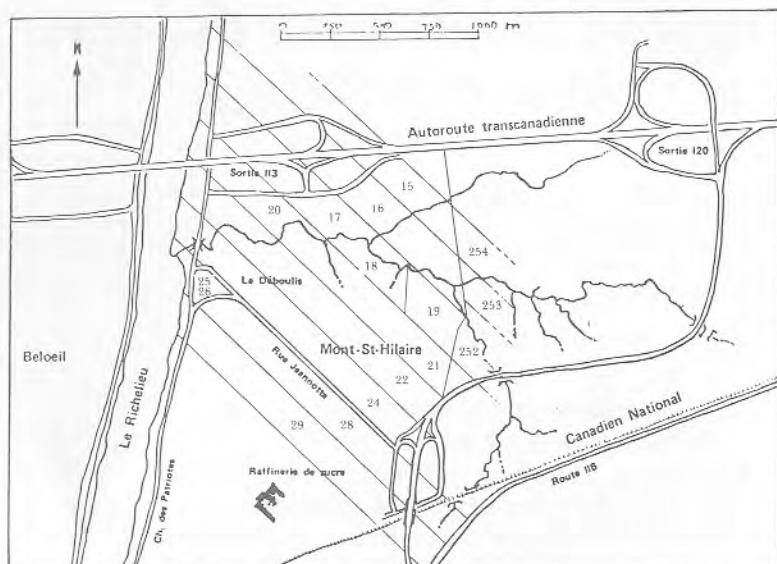
1. Les premières concessions

Depuis quand existait ce petit coin de Saint-Hilaire qui en vint à s'appeler Le Déboulis avec le temps ? Nous avons tenté de reconstituer à traits rapides la mise en place du peuplement à cet endroit en suivant la chaîne des titres des lots avoisinant la rue Jeannotte et le chemin des Patriotes, les lots portant les numéros 28 et 29 du cadastre actuel, sur lesquels a été érigé un nouveau quartier domiciliaire appelé A.I.D.R.

Le premier concessionnaire en titre de l'actuel lot 29 arrive des bords du Saint-Laurent, comme plusieurs des premiers défricheurs des seigneuries de la vallée du Richelieu. Joseph Bissonnette, qui obtient cette terre en juin 1741, est originaire de Varennes, au moment où de Rouville lui accorde sa concession de trois arpents de front sur trente de profondeur²². Il ne visite peut-être même pas sa terre en bois debout et trouve tout de suite à la revendre à Paul Lussier au début de juillet 1741²³.

Au cours des années suivantes — il conservera sa concession pendant 16 ans — Lussier se construit une petite maison pièce sur pièce avec un toit en paille; lorsqu'il vendra sa terre, il ne s'y trouvera encore aucune autre bâtisse hormis sa maisonnette, ce qui amène à penser que le défrichement et les cultures, s'il y en eut, ne furent pas très poussés.

La concession, au cours des années suivantes, passe en de très nombreuses mains²⁴, comme par exemple, entre celles de Pierre Bourbeau en 1782²⁵; Bourbeau est le Saint-Hilaire, peut-être un fils de tout premiers colons. Lorsqu'il s'installe sur sa terre, le deuxième rang est déjà



Division cadastrale actuelle au lieu-dit Le Déboulis, Mont-Saint-Hilaire. (Source: Québec, ministère des Terres et Forêts, carte cadastrale 31 H/11 S-E 200-0102, échelle 1:20 000, simplifiée par l'auteur).

en voie d'occupation dans ce coin de Saint-Hilaire; c'est dire le progrès de la colonisation dans la paroisse au cours des quarante années précédentes. Bourbeau sera le premier à fragmenter cette terre et un grand nombre de propriétaires se succéderont jusqu'à la fin du siècle 26.

L'actuel lot 28 est situé au nord-est du précédent et longe la rue Jeannotte; sa concession originelle date de 1751, à Pierre Provost. Par après, la terre passe à J.-B. Grogne, Jacques Authier, puis Michel et Antoine Authier.

C'est en 1801 que fut ouvert le chemin de ligne entre le premier et le deuxième rang de Saint-Hilaire. Paul Lacroix, grand-voyer du district de Montréal, se rendait au cours de cet été chez Antoine Authier pour discuter de l'endroit où passerait le chemin. Lacroix ordonna, avec l'accord de presque tous les intéressés, que le chemin passe entre les terres d'Antoine Authier et de Jean-Baptiste Roch (côté nord-est), plus précisément tout le long et sur la terre de Roch car on voulait éviter d'avoir à payer cent écus de dédommagement à Authier. C'est là l'origine de l'actuelle rue Jeannotte, verbalisée le 25 juillet

1801²⁷. Avec la construction du chemin de ligne, la circulation s'accroîtra dans les environs et les terres avoisinantes acquerront de l'importance car les artisans ou commerçants voudront s'y installer près du chemin du Roi et du chemin de ligne.

Le 28 mai 1815, Antoine Authier cède sa terre par donation²⁸ à Joseph Plante, qui est tanneur, et deux jours plus tard, il en vend au forgeron Antoine Courtemanche une parcelle "tenant par Devant à la rivière Richelieu, d'un côté nord à J.-B. Roch D'autre côté au chemin de ligne qui monte dans la seconde concession"²⁹. C'est la première fois, à notre connaissance, qu'il est fait mention d'un tanneur et d'un forgeron à l'endroit qu'on appellera plus tard Le Déboulis. La rue Jeannotte, et autrefois l'ancien chemin de ligne, s'incurve en direction du village lorsqu'elle arrive au chemin des Patriotes: cette courbe à même la terre d'Antoine Authier a amené celui-ci à vendre les parcelles dégagées par la route.

Le forgeron Courtemanche, apparemment, n'est pas satisfait de son sort, peut-être à cause de la concurrence du forgeron Charles Charbonneau, son deuxième voisin vers le village, installé depuis plusieurs années³⁰ sur l'actuel lot 30. Voilà pourquoi, deux ans plus tard, en 1817, il échange son lopin de terre "d'environ un arpent de front, de figure irrégulière (. . .) tenant par derrière et du côté sud le chemin de ligne (. . .) avec une maison, boutique, étable dessus construites"³¹ contre une terre de trente arpents de profondeur le long de la rivière Yamaska.

Au cours des années suivantes, c'est un dénommé Joseph Pin qui, après avoir acquis son terrain du tanneur Joseph Plante, le subdivisera et en vendra³² une partie à Antoine Plante, également tanneur. Dans un acte notarié de cette époque, Pin est qualifié de "traversier"³³. Opérait-il son bac à partir de son terrain près du chemin de ligne ? C'est bien possible mais nous ne pouvons le certifier. En tous cas, c'est la plus ancienne référence que nous connaissions relative à cette fonction³⁴ entre Beloeil et Saint-Hilaire. Quand aux tanneurs Joseph et Antoine Plante, dont les affaires ne semblent pas avoir été mauvaises si l'on se rapporte aux achats de terrains qu'ils effectuent, ils vivent, si l'on choisit Joseph comme exem



Travaux de voirie sur le chemin Jeannotte, vers 1920. Au fond, à droite, le Mont Saint-Hilaire. (Collection F. Authier).

ple, sur un lot contenant “une maison, une boutique et une étable”³⁵.

En même temps que le tanneur Plante s’installe sur une partie du terrain vendu par le batelier Pin, l’autre parcelle était achetée par André Brunelle, puis par le commerçant Louis Voghel qui demeurera sur place pendant près d’un demi-siècle, ce qui nous mène vers 1890, époque à partir de laquelle nous sommes mieux documentés sur les petits commerces installés à la jonction du chemin des Patriotes et de la rue Jeannotte.

Il est important de se rappeler qu’au tournant du siècle, le chemin Jeannotte devenait une route de plus en plus fréquentée. En plus d’être le chemin de desserte du deuxième rang de Saint-Hilaire, c’était la route principale entre Montréal et Saint-Hyacinthe, et les voyageurs de la Métropole, après avoir emprunté le bac de Beloeil - Saint-Hilaire entre les deux villages, suivaient le chemin du Roi jusqu’à la montée Jeannotte sur laquelle ils circulaient ensuite vers Sainte-Madeleine et Saint-Hyacinthe. Ce n’est qu’avec la construction de l’ancienne route 9 (l’actuelle 116) à la fin des années ’30, puis du pont Beloeil - Saint-Hilaire en 1940-41, que le chemin

Jeannotte perdit son importance.

La jonction du chemin Jeannotte et de l'actuel chemin des Patriotes était donc un lieu propice à l'installation de commerces ou de petites industries, et cet endroit en vint à s'appeler populairement Le Déboulis ³⁶, à cause évidemment des nombreux glissements qui s'étaient produits le long du ruisseau tout près.

Ces petites entreprises familiales, dont quelques-unes prolongeaient de petites industries datant du siècle dernier, durèrent jusque vers les années 1940-1960. Nos enquêtes auprès des familles de l'endroit aident à mieux connaître ce qu'étaient alors la fromagerie, la boutique de forge ou le magasin général du Déboulis.

2. La fromagerie

Les enregistrements des actes notariés concernant le lot 25, qui est un petit terrain près de la jonction des chemins Jeannotte et des Patriotes, nous apprennent que vers la fin des années 1880, le propriétaire en était Louis Voghel, qui est désigné comme "commerçant" dans la minute du notaire J.A. Authier ³⁷, lorsqu'il vend à Damien Benoît, fils, "manufacturier" de fromage (et dont le père était cultivateur) ce lot mesurant trois arpents, "avec une maison, hangar, remise, étable et une fromagerie sus érigés" ³⁸.

Ce Louis Voghel est probablement le Louis Voghel qui apparaît comme censitaire dans le cadastre abrégé de la seigneurie de Rouville de 1861³⁹ bien que ce cadastre indique une superficie d'un arpent et quarante-et-une perches pour le lot qui nous intéresse. Rappelons que l'unique témoin de la grande coulée de 1859 était un M. Voghel et que l'argile plus ou moins liquide s'était accumulée jusqu'au toit de sa boutique, d'après le reportage d'un journaliste montréalais.

Damien Benoît acquiert dont la fromagerie à la fin de 1888 et la conservera jusqu'au milieu de l'année 1915. A cette époque, le forgeron Lionel Noiseux, qui possédait la boutique de forge sur le terrain voisin depuis 1908, avait vendu quelques semaines auparavant terrain et boutique à Henry Dugas dit Labrèche, qui venait s'installer au Déboulis. Au mois d'août 1915, désireux d'établir sa forge sur le terrain d'à côté, Noiseux acquiert

la fromagerie de Damien Benoît, en s'associant à Stanislas Benoît, un des garçons de Damien, également "fabricant de beurre et de fromage". L'acte enregistré le 13 août 1915 nous fournit des renseignements importants sur l'achat de la fromagerie, qui inclut "toutes les machines, machineries, outils, bassins, engins, balances et autres choses servant à l'exploitation de la dite fromagerie et beurrerie (non compris les matériaux), le bois de chauffage pour la dite fabrique et tout le bois de service actuellement sur les prémisses, plus un moulin à farine et ses accessoires" ⁴⁰.

Il est difficile de reconstituer les événements des mois et des années suivantes. Noiseux avait probablement acheté la fromagerie et son terrain pour pouvoir y construire une nouvelle boutique de forge alors qu'il laisserait vraisemblablement l'exploitation de la fromagerie à Stanislas Benoît. Cependant, dès décembre de la même année 1915, tout était vendu à Joseph Noiseux, le père de Lionel, qui conserve la propriété de la fromagerie jusqu'en 1920 alors qu'il la revend à son fils Lionel, en annulant une promesse de vente faite à Stanislas Benoît ⁴¹.

Louis Benoît, un autre fils de Damien, achetait la fromagerie à la fin de 1920 et la conservera pendant 14 ans. Cette époque nous est bien connue par les témoignages de nos informateurs ⁴².

Louis Benoît s'était marié vers 1917 et était allé s'installer à Saint-Charles où il opérait une fromagerie qui brûla bientôt. C'est ainsi qu'il vint s'installer au Déboulis de Saint-Hilaire et demeura chez son beau-père Lionel Noiseux pendant la construction de sa maison. Au cours des années suivantes, sa fromagerie, la seule à Saint-Hilaire, constituera le débouché naturel à la production laitière d'un très grand nombre de cultivateurs de la région. On se rappelle de nombreuses charettes qui arrivaient dans l'avant-midi, presque à la queue-leu-leu, apportant le lait des cultivateurs et de leurs voisins les plus rapprochés qui s'échangeaient le transport du produit. Ils venaient du Brûlé, le deuxième rang de Saint-Hilaire, de Saint-Charles ou d'ailleurs; d'autres utilisaient le bac du Déboulis et venaient de Beloeil. Quelques-uns apportaient des poches de grain à passer dans la

“moulange”, cette machine à moudre le grain qui se trouvait là depuis plusieurs années.

Le lait arrivait tous les matins de la semaine ainsi que le samedi soir, bien souvent. Benoît fabriquait plus de fromage que de beurre, et il eût pour le seconder jusqu'à trois employés, dont deux réguliers. Le fromage se faisait aussi bien la nuit que le jour, et sa fabrication nécessitait un approvisionnement incessant en bois de chauffage, partie du bois dur qu'on coupait à la montagne, partie de croûtes, ces morceaux de bois d'écorce qu'on allait couper l'hiver au Coin Rond à l'occasion d'une corvée et qu'on traversait sur la rivière gelée. Au terme de sa fabrication, le fromage était stocké dans une chambre froide et des camions l'apportaient vers Montréal.

La fromagerie de Louis Benoît, avec le magasin du père labrèche à côté, constituait un attrait pour la population environnante. Quand Benoît travaillait le soir ou la nuit, des gens allaient passer la soirée avec lui pour jaser et voir faire le fromage. On allait manger du fromage en grain, et le père Labrèche, dans son magasin d'à côté, pouvait accueillir les joueurs de cartes ou les danseurs qui venaient y passer la veillée.

Les années passant, les cultivateurs prirent peu à peu l'habitude d'expédier directement leur lait à Montréal par train et l'entreprise apparaissant de moins en moins rentable, Louis Benoît s'en défaisait en la vendant à son beau-frère Lorenzo Charron en mars 1934⁴³. Celui-ci possédait alors une fromagerie au ruisseau de Beloeil, sur la quatrième concession, qu'il offre en garantie⁴⁴ pour acheter celle du Déboulis, espérant la rentabiliser. Mme Georges Douville (née Marie Charron) nous raconte qu'il n'y eut plus alors que production de fromage. Son père produisait de grosses meules de 70-80 livres qui étaient mises dans des boîtes de bois et expédiées vers Montréal. A l'automne, alors que les vaches diminuaient leur lactation, il ne se faisait plus que de petites meules, et il n'y avait pas de production en hiver.

Cependant, Lorenzo Charron ne devait pas résister plus que deux ans et se départissait de la fromagerie en mars 1936⁴⁵, aux mains d'Albert Chagnon, “fabricant de beurre et de fromage”, résidant à Saint-Hyacinthe. Com-